
3 1761 06971992 0

L'Etat actuel et les Aspirations

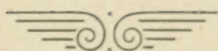
des

Turco-Tatares Musulmans

en Russie

PAR

AKTCHOURA OGLU YOUSSOUFF



LAUSANNE

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A.

—

1916

On a l'habitude de considérer la Russie comme un tout homogène composé d'environ deux cents millions d'âmes. Cependant, les Finlandais, les Polonais, les Juifs et tout dernièrement les Ukrainiens ont déployé de grands efforts pour démontrer que l'homogénéité de cette masse de deux cents millions était factice et qu'elle ne travaillait pas pour le même idéal d'une unité russo-moscovite. Mais on s'est peu occupé de la situation et des revendications des peuples turco-tatares qui habitent de vastes contrées à l'est et au sud-est de la Russie et dont le nombre n'est pas inférieur à *vingt millions de même race et de même religion*. Et, ce qui plus est, c'est que certains en Europe occidentale s'imaginaient que ces peuples étaient des éléments ethniques bons tout au plus à être assimilés par les Russes. Nous sommes persuadés que si nous parvenons à faire naître des idées justes sur les peuples que nous représentons parmi les nations occidentales, nous aurons fait un pas vers notre but, car en montrant le niveau intellectuel qu'ils ont atteint, nous espérons pouvoir créer un courant sympathique à leur égard. Il deviendrait alors évident que le développement de leur force amoindrirait d'autant la force agressive de la Russie. Par ailleurs, nous attirons l'attention de l'Europe sur la possibilité d'établir des rapports économiques entre elle et les centres riches en matières premières à travers la Turquie, la Bulgarie, la mer Noire, la Caucasie, la Perse septentrionale, la mer Caspienne et les fleuves qui y affluent.

Il est impossible de déterminer à coup sûr le nombre des Turco-Tatares musulmans en Russie. Le dernier recensement fait par le gouvernement russe date de 1897. Ce recensement, outre l'insuffisance de moyens et

l'imperfection de méthode, est sciemment défiguré par les autorités russes qui s'évertuent à diminuer la quantité des peuples non-russes placés sous leur joug. Depuis dix-huit ans, la population russe s'est beaucoup accrue et, naturellememt, le nombre des Turco-Tatares, qui sont très attachés à leurs familles, a dû augmenter dans la même proportion, sinon plus. En prenant pour base les données du recensement de 1897 et les évaluations de la Société ethnographique hongroise, on peut estimer le nombre des Turco-Tatares, y compris ceux du Caucase, à vingt-trois millions pour le moins. Tous parlent la même langue à quelques variantes près et professent la même religion. Nous pouvons les diviser en six groupes :

1.	Les Turcs du Nord.	7 millions ;
2.	Les Kirghizes-Kaïssaks	6 »
3.	Les Turcs du Turkestan, y compris les Khanats demi-indépendants de Khiva et de Boukhara	6 »
4.	Les Turcomans	1 »
5.	Les Turcs du Caucase	3 »
6.	Les Turcs de Crimée, un peu moins d'un	1/2 »

Ces peuples turco-tatares forment la majorité absolue au Turkestan, dans le pays des Turcomans, dans celui des Kirghizes-Kaïssaks, dans les gouvernements de Bakou, du Ghendjé (Elisabethpol), *à Oufa et dans quelques districts des gouvernements de Kazan,* de Tiflis, d'Erivan, d'Orenbourg, du Tauride et d'Astrackhan. Parmi ces peuples on se marie généralement assez jeune. Les Kirghizes et les paysans chez les Turcs du Nord et du Caucase ont de nombreuses familles. Les Kirghizes, les Turcomans et les riches paysans du Nijni usent de la faculté accordée par la loi musulmane d'avoir plus d'une femme. Bien que la pluralité des paysans se soucient peu des lois de l'hygiène et des recommandations des médecins tout comme leurs voisins russes, les prescriptions Coraniques sur la propreté du corps et de l'âme atténuent les effets de leur ignorance et les rendent supérieurs aux Russes de la même classe Nous n'avons malheureusement pas de données statistiques

sur les naissances, les mariages, les divorces et les décès parmi les peuples qui nous occupent. Les tableaux dressés par les Russes ne font pas de distinction entre les différentes nationalités. Seulement depuis 1885 le muftiat d'Orenbourg a commencé à tenir un registre pour les populations de sa circonscription qui embrasse presque la totalité des Turcs du Nord. Les chiffres démontrent l'accroissement de ces peuples. On constate une diminution certaine dans un seul groupement, celui des Tatares de Lithuanie qui habitent le gouvernement de Vilna, Minsk et Smolinsk. La cause principale du décroissement de ce groupe — qui s'est détaché de la grande famille turco-tatare dans un passé lointain et dont le nombre n'est pas supérieur à quarante mille — en est dans son assimilation par l'élément russe. Encouragée par l'assimilation des Tatares lithuaniens et par celle d'une partie de l'aristocratie turco-tatare à une époque où l'Etat moscovite s'étendait aux dépens de leurs pays, la Russie essaya dans les derniers siècles et jusqu'à ces derniers temps, de reprendre la même politique d'oppression religieuse, économique et politique ; mais sa tentative échoua.

Toutes les classes sociales sont représentées, quoique de façon inégale, parmi les Turco-Tatares de la Russie. Chez ceux du Nord et surtout ceux du Kazan, c'est la bourgeoisie industrielle et commerçante qui prédomine. Parmi les Michères et les Bachkirs existent des familles nobles dont la souche remonterait aux temps des anciens Khans et dont les titres nobiliaires sont certifiés authentiques par le gouvernement russe. Quelques-unes d'entre elles continuent à posséder de grands domaines ; d'autres s'occupent de commerce et d'industrie. Les Kirghizes-Kaïssaks, les Turcomans et les Turkstanlis sont socialement mieux organisés. Les Altïn-Suek (Os d'or), c'est à dire les descendants des Khans forment la première couche ; puis vient la noblesse, Ak-Suek (Os blanc), et enfin le peuple, Kara-Suek (Os noir). Les nobles du Caucase sont les Khans et les Beys. En Crimée, les Gherays sont issus des Khans et les Mirzas sont les membres de l'aristocratie. La discipline imposée par la hiérarchie sociale est conservée surtout parmi les Kirghizes-

Kaïssaks. Au Turkestan, au Caucase, entre l'aristocratie foncière et le peuple adonné à l'agriculture et à l'élevage se place la bourgeoisie. Celle de Bakou est la classe la plus riche de tous les Turcos-Tatares musulmans. L'industrie du naphte propre à ces contrées a engendré vers la fin du XIXe siècle une bourgeoisie très riche dans laquelle on compte plusieurs multimillionnaires. A ces classes vient s'ajouter un groupe composé de membres de toutes les autres classes dont le rôle est de pourvoir aux besoins spirituels des populations et d'imprimer une direction à leurs idées : ce sont les imams (prêtres), les akhonds (archiprêtres), les instituteurs, les professeurs, les ichans (chefs des ordres religieux), les médeçins, les avocats, les écrivains, les journalistes, les politiciens, etc.

Il découle de tout ce qui précède qu'on peut diviser économiquement les populations turco-tatares en trois classes :

1° Les paysans s'occupant d'agriculture et d'élevage ;

2° les habitants des villes voués principalement au commerce et à l'industrie, mais qui ne manquent pas de placer leurs économies sur des terres ou des immeubles ;

3° enfin la noblesse dont les grands domaines forment la source principale de la richesse.

Des membres de ces classes et notamment de la bourgeoisie ont fini par pratiquer la grande industrie dont les foyers les plus importants se trouvent à Bakou, Simbirsk, Saratoff, Kazan et Orenbourg. Il y a dans les gouvernements de Simbirski et de Saratoff une dizaine de fabriques de drap toutes modernes dont quelques-unes occupent jusqu'à 2500 ouvriers. A Kazan on voit des tanneries et des savonneries et même des cordonneries mécaniques. A Bakou se trouvent uue grande fabrique de cotonnades, plusieurs puits de naphte et de pétrole et au Turkestan plusieurs fabriques d'égrenage de coton. Quant aux moulins à vapeur, on en rencontre presque partout. Dans les Ourals, quelques mines d'or et de platine appartiennent aux Turco-Tatares.

Ces derniers s'occupent de transports. Un Tatare de Kasimoff a des bateaux-remorqueurs sur le Volga ;

Taguieff, le célèbre millionnaire de Bakou, possède une flottille de commerce dans la mer Caspienne; un autre Turc de Sibérie en fait naviguer une autre sur l'Irtich. Les frères Moussabaiffs, qui occupent dans le commerce de l'Asie centrale une situation brillante, sont également à la tête d'une compagnie de transport en relations d'affaires avec presque toute la Russie. Néanmoins, les Turco-Tatares sont des agriculteurs, des éleveurs de bestiaux et des commerçants plutôt que des industriels. Les Turcs du Nord ont pu, en partie, appliquer à l'agriculture les procédés modernes. Les chevaux des écuries de quelques riches bourgeois de Kacimoff, de Kazan et de Troïsk gagnent fréquemment des prix aux courses de Moscou et de Nijni.

Le commerce des peuples de l'Asie centrale consiste surtout en l'achat de produits bruts, agricoles et autres, qu'ils expédient aux centres industriels de la Russie ou de l'Europe, directement ou par l'intermédiaire d'autres commerçants. Ils importent aussi les produits manufacturés de la Russie et de l'Europe, directement ou indirectement, pour les revendre chez eux en gros ou en détail. Les Turcs du Nord servent d'intermédiaires dans le commerce entre la Russie d'Europe et l'Asie. C'est de tradition chez eux. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, c'étaient les gros négociants de Kazan qui tenaient le haut du pavé dans le commerce de la Russie et de l'Asie centrale. De nos jours encore, ils achètent de grandes quantités de laines, de peaux et de crins des pays des Kirghizes et des Turcomans, ainsi que les fourrures de Sibérie. Ce sont également eux qui mènent les moutons des steppes de l'Asie centrale dans les grands abattoirs d'Orenbourg, de Karghali et du nouveau Kazan, pour en expédier la viande, la graisse et les boyaux non seulement à tous les points de la Russie, mais encore en Turquie et en Europe. Il n'y a pas longtemps que les graisses des Husséinoff étaient renommées sur le marché de Constantinople.

Kazan a pour ainsi dire monopolisé l'industrie et le commerce des chaussures et des coiffures de tous leurs coreligionnaires de la Russie. Dans ces derniers temps, un nouveau et très important facteur a été introduit dans le

commerce de Kazan : l'industrie du livre. Kazan est actuellement le noyau de l'imprimerie et de la librairie de tous les Turcs du Nord.

Le niveau économique assez élevé des Turco-Tatares musulmans leur assurait la conservation de leur personnalité. Bien que le gouvernement russe perçoive les mêmes impôts de tous ses sujets, il ne dépense pas un seul kopek pour les nécessités spirituelles et culturelles de ses sujets musulmans, qui sont obligés d'y subvenir de leur denier. De ce fait, ils sont imposés deux fois. Mais ils acceptent patiemment ce sacrifice pour ne pas perdre leur empreinte religieuse et nationale. Sachant bien que leur force économique est le plus solide soutien de leur existence nationale, le gouvernement russe ne recule devant aucun moyen pour la briser. Il ne se contente pas de ces moyens, pour ainsi dire négatifs ; il a encore recours à des mesures vexatoires. Ainsi, les Turco-Tatares musulmans du Nord et du Caucase n'ont pas le droit d'acquérir des terres ni des immeubles, ni même de s'établir, pour exercer leur commerce, dans des contrées où ils peuvent gagner davantage. Les Tatares de Kazan augmentent rapidement en nombre. Kazan envoie chaque année une partie de ses jeunes gens dans tous les coins de la Russie, pour y chercher fortune. Il a essaimé des colonies dans plusieurs villes de la Russie d'Europe et de la Sibérie. Mais le gouvernement inique du tzar, s'armant d'une loi injuste, leur défend de s'installer parmi les Kirghizes, les Turcomans et dans le Turkestan. Outre ces iniquités, les lois russes exigent des non-chrétiens, autrement dit des musulmans et des juifs, des conditions très difficiles à remplir, le reniement de leur foi ou l'autorisation spéciale du tzar pour l'exercice de certaines professions libérales. Enfin, pendant la réaction qui suivit le dernier mouvement révolutionnaire russe, le gouvernement et quelques milieux chauvins entreprirent la nationalisation, lisez la russification du capital. Le commerce des non-russes commence déjà à en subir le contre-coup.

Le gouvernement moscovite s'est avidement attaqué à la richesse foncière des musulmans. Les Turcs nobles du Nord se rappellent encore que leurs ascendants étaient

obligés d'opter entre leur foyer et leur religion. Ceux qui ne voulurent pas sacrifier le trésor sacré de leurs traditions religieuses et nationales à la richesse matérielle furent dépouillés de tous leurs biens et réduits du jour au lendemain à la plus noire misère. Mais il fut moins aisé, à la fin du XIXe siècle, même au gouvernement russe, de continuer à appliquer une mesure aussi sommaire. Il employa donc des moyens plus modernes, c'est-à-dire plus hypocrites, tels, entre autres, que la colonisation des terres expropriées, sans aucune indemnisation des Kirghizes, des Bachkirs et des Turkestanlis. Malgré toutes ces oppressions, qui continuent pour quelques-uns depuis des siècles et des siècles, les peuples turco-tatares ont tenu ferme et ont même pu réaliser de sensibles progrès. Non seulement ils ont conservé leur langue, leur religion, leurs mosquées, leurs écoles et leur culture, mais encore ils ont, pendant la deuxième moitié du XIXe siècle, inauguré un mouvement intellectuel remarquable. Quoique parti des médressés et des milieux théologiques, ce mouvement fit rapidement profiter ceux qui l'avaient entrepris des idées de l'Occident. Et ce fut encore et toujours les classes moyennes qui le soutinrent.

Les mektebs (écoles primaires) et les médressés (écoles supérieures théologiques) des Turco-Tatares ne diffèrent de ceux des autres parties du monde islamique. De pareilles institutions existent dans tous les pays musulmans de la Russie. Boukhara, Samarkand, Kazan, Schirvan, Derbend et Baghtché-Séraï furent célèbres par leurs médressés. Dans les villes et les villages, près de chaque mosquée, se trouvait une école, ne fût-elle que primaire. Ce sont les femmes d'imams ou de muderris qui donnaient l'éducation aux jeunes filles. Dans les écoles on apprenait à lire le Coran en arabe, un peu de catéchisme, à lire et à écrire très sommairement en langue maternelle, et un peu d'arithmétique. Dans les médressés, on enseignait théoriquement l'arabe, la logique, le kélam (théologie spéculative), le fikih (jurisprudence musulmane), et quelque peu le persan ; mais on n'apprenait pas la langue maternelle comme une matière à part. Cette méthode se continua jusqu'au

dernier tiers du XIXe siècle. Quoiqu'elle ne fût ni bien rationnelle ni conforme aux exigences pédagogiques modernes, elle n'en contribua pas moins à former des gens clairvoyants et sachant bien se comporter dans la vie. L'obligation religieuse d'apprendre à lire le Coran eut ce bon résultat que les personnes sachant lire et écrire sont plus nombreuses parmi les paysans musulmans que parmi les Russes de même condition. On m'a rapporté que ce fait a été constaté chez les prisonniers de guerre en Allemagne.

Au milieu du XIXe siècle, se dessina le mouvement intellectuel auquel je faisais allusion tout à l'heure et qui alla se développant vers la fin de ce siècle. Malheureusement, le temps me manque pour entrer dans des détails. Je me bornerai à mentionner quelques noms et quelques faits. Parmi les Turcs du Nord, je dois citer Abou El Nasr Korsavi, Schehabuddin El Merdjani et Kaïoum El Nassiri ; parmi les Turcs du Caucase, Mirza Feth Ali Akhoundoff et Hassan Bey Zerdabi. Mais le plus éminent de tous est Ismaïl Bey Gasprinski.

Ismaïl Bey fonda en 1883 un journal turc, le *Terdjuman*. Dans son organe, il posait avant tout et très nettement la question des réformes de l'enseignement. Cette question, qui devait occuper pendant un quart de siècle tous les musulmans de Russie, paraît en soi très simple : il faut employer, dans toutes les écoles, la langue maternelle comme langue d'instruction, disait Ismaïl Bey, presque naïvement, et il faut accepter et appliquer les méthodes modernes de pédagogie. Les préceptes de cet homme remarquable furent désignés sous le nom de « Oussouli Djédid » (nouvelle méthode). Le nouveau système acquit de l'ampleur et embrassa bientôt presque toutes les branches de l'activité de la vie sociale. Le « Oussouli Djédid » fut l'emblème du courant progressiste. Les controverses entre les partisans des nouvelles méthodes, c'est-à-dire les progressistes et les conservateurs, remplissent l'histoire culturelle, du dernier demi-siècle, des Turco-Tatares de Russie. Ismaïl Bey dirigea le mouvement progressiste avec une autorité incontestée et, avant de mourir

(1915), il eut, après plus de trente ans d'un travail acharné, la satisfaction d'assister au triomphe quasi définitif de ses idées. Il faut ajouter que les deux courants convergeaient vers un but unique : la conservation de la personnalité nationale et culturelle des peuples turco-tatares. Mais les progressistes estimaient que sans l'adoption des idées et de l'outillage de la civilisation moderne, les peuples dont ils faisaient partie ne pourraient jamais se dérober à l'écrasement de la formidable masse russe.

L'objet le plus important de ce mouvement progressiste était peut-être la réforme religieuse. Les précurseurs de la poussée rénovatrice parmi les Turcs du Nord étaient, comme nous l'avons observé au début, des théologiens. Le problème des rapports de l'Islam avec la vie moderne les a tous préoccupés. Mais c'est vers la fin du XIXe siècle seulement que Moussa Djaroullah se déclara franchement partisan d'une réforme religieuse. Il rejeta courageusement toutes les autorités intermédiaires et ne voulut s'en tenir qu'au Coran. Ce théologien de Saratoff, qui a commencé ses études à Kazan, et qui les a complétées en voyageant presque à travers tout le monde musulman, Boukhara, Indoustan, Hidjaz, Egypte, Constantinople, prêche à chaque musulman l'obligation de déduire du Coran même les règles de sa vie morale et religieuse, et soutient avec force que s'en rapporter aux seuls commentateurs est un péché. Il croit que l'Islam n'est contraire ni aux nationalités ni aux différentes langues particulières. Il va même jusqu'à proclamer que la grâce de Dieu n'est pas limitée uniquement aux musulmans. Moussa Djaroullah acquit une grande réputation chez ses coreligionnaires de la Russie et il a force adeptes parmi les ulémas, les intellectuels et les membres de la classe moyenne.

Je passe à la littérature, mais je n'ai pas le loisir de parler même brièvement de la brillante littérature ancienne des Turs du Turkestan et de celle, orale, si riche, des Kirghizes-Kaïssaks. Ceux-ci ont conservé la langue nationale dans toute sa pureté et l'ont même développée sans y introduire des éléments étrangers. La nouvelle littérature qui a deux berceaux, Kazan et Bakou, prit une prompte extension vers

la fin du siècle dernier. Elle a subi l'influence européenne, par le contact des Turcs ottomans et des Russes, elle s'est pliée aux genres littéraires d'Occident, comme le roman, le théâtre et la critique, mais elle s'emploie à rester turco-tatare. Le journalisme, enfanté laborieusement par l'*Ekindji* (le Semeur), du Hassan Bey Zerdabi, progressa d'une manière surprenante dès qu'il trouva un terrain propice après la révolution russe de 1905. Il est à noter que jusqu'à présent la littérature la plus féconde est la littérature pédagogique.

On ne saurait nier l'influence heureuse de la civilisation russe sur le développement culturel des Turco-Tatares de la Russie. Mais une des principales sources de la civilisation russe est l'orthodoxie byzantine. Elle n'a pas les qualités essentielles de la civilisation européenne. Et ce péché originel entache toujours les civilisations empruntées aux Russes. Quand ils veulent inoculer leur demi-culture à des peuples non-russes, ils ont toujours en vue l'anéantissement du caractère national et religieux de ces peuples et, d'autre part, ils entravent leur développement naturelle par leurs propres moyens. C'est pourquoi le gouvernement russe prend des mesures restrictives à l'égard des écoles, des médressés, de la littérature et de la presse. Ces restrictions, qui prenaient souvent un caractère oppressif, furent étendues au Coran même ; on voulait supprimer quelques versets des livres scolaires. La pression exercée sur les écoles et les ouvrages turco-tatares augmenta pour ainsi dire proportionnellement au réveil et au progrès intellectuel de ces peuples ; on forgea une loi prohibant l'enseignement des matières non confessionnelles, au sens très restreint du mot, en langue maternelle ou arabe ; toutes les autres matières, l'arithmétique, l'histoire, etc., doivent être enseignées en russe. On renforça cette loi par une autre défendant l'enseignement dans les médressés de toutes les matières considérées comme non confessionnelles par le gouvernement du tzar *orthodoxe*. Enfin, par surcroît, il fut élaboré un projet de loi par lequel la langue maternelle dans les écoles primaires devenait simplement un instrument pour apprendre le russe.

Je passe outre sur la censure qui, durant des années, empêcha d'avoir plus d'un journal et plaça sous une surveillance abusive tous les écrits turco-tatares. La proportion des manuscrits soumis à la censure et qui échappaient à sa rigueur était à peine de 10 %. Son pouvoir sur la presse non russe était illimité.

Heureusement pour tous les peuples habitant la Russie, même pour les Russes, les armées du tzar furent vaincues en 1905. Pendant quelque temps, tout le pays respira un peu librement. Les musulmans participèrent aux mouvements progressistes et libéraux ; ils firent preuve d'assez d'activité, surtout au Caucase, à Kazan et en Crimée. La presse prit tout d'un coup un grand développement ; en une seule année on fonda à Kazan cinq ou six imprimeries ; en 1905-1906 le nombre des journaux et des revues s'éleva à une trentaine La conscience nationale, que le gouvernement russe avait si rudement essayé d'étouffer, se manifestait clairement.

Ce gouvernement ne s'attendait guère à la maturité d'esprit dont témoignèrent les Turco-Tatares musulmans en 1905 et en 1906, surtout dans le domaine politique. Ils créèrent un parti politique dénommé l'« Alliance des musulmans en Russie » ; le programme se rapprochait dans ses grandes lignes de celui du parti Constitutionnel-Démocrate (« K.-D. »), mais il visait surtout les besoins spéciaux des Turco-Tatares. L'alliance se constitua à la suite de trois congrès. Dans le troisième, réuni à Nijni-Novgorod, et auquel assistaient près de cinq cents délégués de tous les peuples turco-tatares musulmans de la Russie, on vote à une forte majorité le programme de l'Alliance ; un petit groupe très actif et turbulent, composé surtout de jeunes écrivains et de journalistes, s'éleva contre ce programme, le trouvant trop modéré. Les chefs de ce groupe radical à tendances socialistes se familiarisèrent de plus en plus par la suite avec les principes de l'Alliance, notamment au point de vue nationaliste.

L'Alliance fit élire trente députés à la première Douma et trente-neuf à la seconde. Les Turco-Tatares allèrent aux urnes avec beaucoup plus d'empressement et de discipline

que les Russes. Parmi les députés musulmans se trouvaient, au grand étonnement du gouvernement russe, des personnes d'une éducation moderne supérieure et même des diplômés des Universités de l'Europe. Dans la première et la deuxième Douma, les députés musulmans agirent de concert avec tous les libéraux pour obtenir les droits et les libertés nécessaires au progrès de leurs mandants. Quelques-uns se rendirent même à Viborg pour protester contre l'expulsion de la première Douma.

Le coup d'Etat du 3 juin 1907 était dirigé plus encore contre les peuples non-russes que contre les paysans et les classes moyennes en général. Les habitants de l'Asie centrale et des steppes avoisinantes furent dépouillées par cet édit *illégal* de leur droit de représentation dans le Parlement de l'Empire. Le chiffre des députés turco-tatares du Caucase fut réduit à un seul. Les élections musulmanes dans les gouvernements du bassin du Volga et de Crimée devinrent très malaisées. La troisième Douma n'eut que dix députés, alors qu'à la seconde on en comptait trente-neuf. Il ressort, soit des documents officiels tel que le programme du parti, des procès-verbaux des congrès, des discours des députés ; soit des livres et des journaux affichant l'opinion et les aspirations des peuples, que le but visé jusqu'ici par les Turco-Tatares musulmans en Russie est la conservation de leur personnalité religieuse, nationale et culturelle, autrement dit — pour employer un mot soi-disant russe qui revient souvent dans les documents de même langue — la *Kulturnaïa avtonomiia*. Quelques-uns d'entre eux s'imaginaient qu'on pouvait obtenir ce droit tout en se soumettant aux lois du tzarisme. Mais les événements de ces dernières années ont parfaitement prouvé le contraire. Dans la période réactionnaire qui suivit les années de libéralisme *forcé*, tout l'ancien système fut réédité peut-être avec plus de raffinement et de fourberie.

L'organisation d'un Comité pour la défense des droits des Turco-Tatares musulmans en Russie est le résultat naturel de l'histoire des relations du gouvernement russe avec ces peuples. Elle est une des dernières manifestations du mouvement d'idées qui se produisent parmi eux.

4/7/73